

Marc 4 : 35-41

³⁵Le soir de ce même jour, il leur dit : Passons sur l'autre rive. ³⁶Après avoir renvoyé la foule, ils l'emmènent comme il était, dans le bateau ; il y avait aussi d'autres bateaux avec lui. ³⁷Survient une forte bourrasque : les vagues se jetaient dans le bateau, déjà il se remplissait. ³⁸Lui dormait à la poupe sur le coussin. Ils le réveillent et lui disent : Maître, nous sommes perdus et tu ne t'en soucies pas ? ³⁹Réveillé, il rabroua le vent et dit à la mer : Silence, tais-toi ! Le vent tomba et un grand calme se fit. ⁴⁰Puis il leur dit : Pourquoi êtes-vous peureux ? N'avez-vous pas encore de foi ? ⁴¹Ils furent saisis d'une grande crainte ; ils se disaient les uns aux autres : Qui est-il donc, celui-ci, que même le vent et la mer lui obéissent ?

prédication

Je prends le risque d'être accusée de traiter bien légèrement la question en déclarant immédiatement que ce n'est pas le miracle, sa réalité ou son irréalité que je vais traiter ici. J'espère en cela suivre en partie le texte qui tout en relatant l'événement d'une tempête apaisée, nous présente avant tout des hommes aussi effrayés par la force qui déchaîne les éléments que par celle contrevenant aux lois naturelles. L'auteur nous invite ainsi, me semble-t-il à fixer notre attention sur le comportement de ces hommes, prisonniers d'une situation dramatique et moins sur ce qui provoque ou fait cesser cette situation.

Situation sans issue : voilà la vérité existentielle de cette poignée d'hommes, ils sont perdus au milieu d'un lac déchaîné, coincés, faits comme des rats ces quelques pêcheurs de métier ou peut-être ces vieux loups de mer, incapables de naviguer par temps d'orage, incapables de tenter le moindre geste pour diriger la barque et peut-être même écopier. Les voilà perdus, ne pouvant rien faire d'autre que de crier leur amertume, leur rage, leur désespoir à ce Jésus endormi, la tête sur un coussin, crier à leur compagnon, leur maître : "*maître, nous allons mourir : cela ne te fait-il rien ?*"

Cri étouffé par les bruits de l'orage, pauvres mots emportés par les hurlements du vent : qui pourrait entendre ? qui se soucie de l'angoisse des hommes ? Qui entend leurs clameurs ?

N'est-il pas semblable à tous les cris des hommes d'hier et d'aujourd'hui, cet ultime appel des disciples ? N'est-il pas l'écho de toutes les misères de l'humanité, embarquée, elle aussi, sur un bateau perdu en pleine mer déchainée ?

Situation sans issue : voilà la vérité existentielle des disciples. Situation sans issue : voilà la vérité existentielle des hommes nos frères dans les pays toujours en guerre ou en guerillas en extrême orient ou au moyen orient, dans les pays en constante évolution ou révolution comme dans les pays africains, dans les camps de prisonniers ou de réfugiés, dans l'avion qui s'écrase, dans les pays pauvres dont la misère matérielle est depuis tant de temps disons-nous en voie de développement ou dans les pays dits riches dont la richesse spirituelle ne cesse de décroître.

Situation sans issue pour les malades condamnés, pour les prisonniers à perpétuité, pour les solitaires à vie, situations sans issue pour tous ces êtres en proie à leur mal être intérieur, situation sans issue pour tous ces candidats à l'émigration, honteusement exploités par des passeurs sans scrupules, en recherche d'un eldorado qui n'existe que dans leurs rêves, situation sans issue pour tous ces pays qui ne savent plus comment gérer de tels événements. Situation sans issue pour une humanité coincée sur la barque de la vie sans autre issue que la mort.

Mais à qui crier rage et désespoir ? Quel maître réveiller ? Quel Dieu invoquer ? Quel Dieu se soucie du malheur des hommes ?

Certes il n'en est pas tout à fait de même pour les chrétiens : le texte nous rappelle qu'ils ont, eux, au moins un recours. Ils ont, c'est vrai, un protecteur, un rempart, une forteresse, comme dit un de nos anciens cantiques. Quelque dramatique que soit l'appel des disciples, affrontés à une terrible tempête, il n'en sera pas moins entendu, le maître apaisera les flots.

Mais cela n'a-t-il pas été et n'est-il pas encore, la tentation permanente des chrétiens : se considérer comme des gens à part, détenteurs d'une vérité qui les placerait au-dessus de la mêlée; se considérer comme ceux qui peuvent échapper à la condition humaine et à son poids de malheur en rêvant d'un au-delà meilleur, en se réfugiant dans leur religion conçue principalement comme la relativisation de toutes les réussites et de tous les échecs des hommes, l'absolu étant ailleurs, insaisissable, et perçu par les seuls chrétiens ?

Mais si la foi chrétienne n'est pas ce qui permet de regarder bien en face la réalité, et de la vivre jusqu'au bout, jusques et y compris son issue certaine : la mort, ne risque-t-elle pas de devenir une drogue de plus, une fuite monstrueuse aux yeux de ceux qui n'ont pas d'autre possibilité que de rester rivés à la terre et à sa pesanteur ?

D'ailleurs dans le texte, Jésus ne répond pas directement à la question des disciples : « *cela ne te fait-il rien que nous mourrions ?* » Il ne répond pas directement au cri de souffrance : il sait bien, lui, ce qu'est une vie d'homme, une vie menacée, précaire, souvent douloureuse. Il sait bien que la mort en est l'inexorable issue, lui qui ne fera rien pour y échapper. Et son geste d'apaisement des flots n'est pas plus que son geste de guérison d'un aveugle ou d'un paralytique. Il sait bien, lui que n'en vivent pas moins encore d'autres aveugles et d'autres paralytiques, que n'en meurent pas moins d'autres pécheurs sur tous les lacs en folie de la vie.

S'il ne refuse pas ce geste d'apaisement, c'est qu'il sait aussi qu'il vaut toujours la peine de supprimer une souffrance, un malheur, même si tous les autres subsistent, il vaut toujours la peine de reculer là où se trouve la frontière angoissante du mal. Il vaut toujours la peine de signer un traité de paix même si dans d'autres pays, d'autres guerres continuent à produire leur lot de haines et de massacres.

Mais ce qui est souligné dans notre texte, c'est moins le côté magicien de Jésus, l'homme faiseur de miracles, que le pouvoir de sa parole ; et moins l'aspect magique de cette parole que son aspect libérateur.

En effet, il ne dit pas : pourquoi avez-vous peur, puisque je suis là ? mais : « *pourquoi avez-vous peur, n'avez-vous pas encore la foi ?* » ou selon les traductions : « *où est votre foi ?* »

Ainsi sa personne s'efface-t-elle, en partie, au profit d'une parole qui demeure. Ce que Jésus apporte, ce n'est pas le culte de la personnalité, ce n'est pas l'appel à se réfugier auprès de lui, la première menace venue, en démissionnant de ses responsabilités, ce n'est pas l'encouragement à se retrouver ensemble, uniquement pour commémorer sa grandeur et son courage passés ; mais c'est la possibilité offerte d'apprendre à vivre même dans l'orage, même dans les difficultés quelles qu'elles soient, c'est la possibilité offerte de vivre la réalité sans scepticisme ni démission, c'est la possibilité offerte en pleine tempête de ne pas se soumettre à la fatalité, à la nature des choses, à l'ordre ou au désordre établi. C'est alors que l'on pourra parler de libération.

Et la foi n'est rien d'autre que cette possibilité; rien d'autre que ces quelques mots apparemment dérisoires au regard d'une tempête, ou d'une tempête apaisée.

Ainsi la foi n'est pas ce qui arrache à la condition humaine mais ce qui permet de la vivre jusqu'au bout, sans légèreté ni désespoir. Elle est ce qui nous permet d'être pleinement humain avec les hommes, pleinement solidaires de leurs espérances comme de leurs défaillances, pleinement engagés dans la lutte pour un monde moins injuste même si les contours d'un tel monde nous paraissent toujours assez flous. Si les moyens pour y parvenir sont toujours révisables, la foi ne saurait faire des chrétiens des gens à part : elle les fait au contraire semblables, identiques mais porteurs obstinément, de la parole qui rappelle sans cesse le refus de l'abandon, le refus des chantages de toutes sortes, le refus de la fatalité.

La foi maintient les chrétiens dans la barque humaine, exposés à toutes les tempêtes, en leur faisant prononcer des mots apparemment dérisoires et inutiles : l'espérance a surgi au creux de la tourmente; la peur paralysante s'est transformée en amour agissant. Mots prononcés par un homme, pour des hommes, mots toujours porteurs de salut et de joie pour chacun de nous aujourd'hui.

Amen.

D.R